

Avant-propos

Petite séquence : une discussion de l'école – celle que Bernard Casanova avait élue. On parle schizophrénie. Il intervient : « Ce n'est pas une question pour la psychanalyse. » Le propos n'a rien d'obscur, moins encore d'ésotérique. Il n'empêche, l'assemblée s'obstine. Il s'en expliquera peu après, à Tours, dans son séminaire (séance du 4 février 1997).

Si ce n'était une bêtise, j'écrirais : tout Casanova était là, est là dans ces brèves et précises interventions. Le plus souvent, il ne jugeait pas utile, à Paris tout au moins, dans les débats collectifs, de s'attarder. Quelques mots seulement offraient à l'école la possibilité d'un basculement des problèmes, s'employaient à les verser au compte de la psychanalyse, à nul autre compte. Je veux dire : la psychanalyse telle qu'avec Lacan, telle qu'avec cette école, il l'envisageait.

Lisant aujourd'hui son séminaire, je le retrouve et ne résiste pas au bonheur de convoquer, ici même, quelques-uns de ses propos. Un florilège en quelque sorte, chacun évoquant, par sa concision, le haïku. Ils restent d'une incontestable actualité. On l'y voit s'étonner : pourquoi dit-on souvent « analyse », et non pas « psychanalyse » ? Ou encore : comment se fait-il que l'enseignement de Lacan ait si peu de conséquences ? On le surprend à persifler, y compris à l'endroit de Lacan. Celui-ci ayant dit : « L'intersubjectivité c'est ce qu'il y a de plus étranger à la rencontre analytique », il peut ajouter : « Si ce n'est pas une rencontre intersubjective, alors cette fameuse rencontre analytique n'est peut-être pas même une rencontre. » On l'entend se méfier : si la religion offre les charmes de la réponse, il ne reste nulle autre réponse possible de l'analyse que d'affirmer le manque de la réponse. Ou encore en colère : un collègue ayant dit que Lacan était déjà dans Freud, il rétorque : « Je ne peux pas laisser passer ça. » On le saisit au vif de sa pratique : si l'analysant donne lieu à l'analyste, l'analyste, lui, fait en sorte qu'il y ait... non pas l'analysant (il était fort averti des pièges de la réciprocité) mais de l'analyse. Ou encore cette remarque : quand on parle du transfert, on traite, usuellement, de l'analysant. Ne s'agirait-il pas bien plutôt de l'analyste ? On le sait averti des enjeux de chaque analyse lorsqu'il déclare : le langage est insuffisant à boucler une analyse. Ou encore : la technique est d'abandonner toute technique. On reçoit le plein vent de ses questions parfois blasphématoires (évacuées, aujourd'hui encore, en certains lieux) : la psychanalyse est-elle toujours celle de Freud ? On ne peut que confirmer la justesse de ses appréciations : les relations psychiatrie-psychanalyse sont des relations molles. On goûte ses réparties : Minkowski ayant dit que « les aliénés se laissent grouper plus facilement que les êtres normaux », il rétorque : « Se laissent grouper... par qui ? » On fait sien son étonnement : comment les psychanalystes peuvent-ils se sentir tellement à l'aise dans la psychopathologie ?

Le dire, chez Bernard Casanova, n'est pas de base ; il est acide. D'une corrosive mais joyeuse acidité. Joyeuse et instruite. Il lit, on en trouvera ci-après maints témoignages. Non

seulement des ouvrages dits théoriques, sur lesquels il exerce son acuité critique, mais bien d'autres choses encore : romans, articles spécialisés ou non, annonces de colloques ; il n'est pas jusqu'à certaines émissions de télévision que le lecteur trouvera ici convoquées.

Humeur et colère sont là, qui manifestent un certain refus. Bernard Casanova savait refuser. C'est rare. Cela crée un certain type de liens, très loin de toute forme d'inconditionnalité. Avoir son approbation n'était pas rien.

Quel refus ? Il l'aura dit lui-même dans un article publié en 1995. Il récusait non pas certes le savoir mais son semblant. Attend-on autre chose d'un psychanalyste ? Et puisqu'il était inondé, comme tout un chacun, de ces pseudo-savoirs, et puisque les disciplines qu'il avait choisies l'une après l'autre, la psychiatrie puis la psychanalyse, comportent fort peu de certitudes et beaucoup d'affirmations qui se prennent pour des savoirs, il était tracassé. « Tracas » est le terme ordonnateur de ce texte de 1995.

Quand on lui parlait et que, sans s'en rendre compte, on dérapait, Bernard Casanova avait une façon de dire « oui... », en faisant courir assez longtemps les dernières voyelles, en tirant le « i » vers un « é », où l'on comprenait qu'il gardait ses distances, qu'il signifiait que ça n'allait pas. Mais justement, il disait non en disant oui, sans violence. C'était un refus, simplement un refus.

Il avait l'amitié aiguë. Tout au moins l'amitié qui était la mienne avec lui, la sienne avec moi, l'était-elle. Ce n'était pas une amitié faite de grandes tapes dans le dos, de repas savoureux, de nombreuses rencontres, d'interminables discussions, de familles qui se fréquentent. Cette amitié n'était ni bruyante ni voyante. Elle ne comportait même qu'une minime dose de complicité. Non. C'était quelque chose de peut-être plus précieux que ça, de plus rare en tout cas : une sorte de prise en compte de l'autre qui jamais ne cédait à l'autre le terrain qu'il ne jugeait pas opportun de céder. Cela, il savait le mettre en acte sans être un maître pour autant.

Aura-t-il eu, Lacan, des élèves ? Un seul élève ? Cette question, Lacan se l'est lui-même plutôt tardivement posée (en la posant à Jakobson) – ce qui, à soi seul, indiquait vers où penchait sa réponse. Pourtant, à lire ce séminaire aujourd'hui publié de Bernard Casanova (où s'entrevoit, par-delà les questionnements, une position), une réserve s'impose. Il se pourrait que Lacan ait eu quelques élèves, mais discrets. Ceux-là n'écrivent pas de livres, ne font pas de tonitruantes déclarations, sont inconnus des médias, mènent leur combat là où ils sont, participent, mais seulement quand ça leur chante et où ça leur paraît le moins mal disconvenir, au mouvement. Chacun, sans doute, en connaît quelques-uns. Bernard Casanova en était. À la folie – notre question, lieu de notre patience – la discrétion sied.

Jean Allouch